

Histoire d'une bourse verte : [suite]

Autor(en): **Chevassus, Adolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 22

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

commerce et de l'industrie ; des chefs-d'œuvre de toute espèce, sous toutes les formes et de tout pays. Mais, si splendides que soient ces productions du génie humain, rien n'égalera, pour l'étonnement causé, ce fleuve navigable dans tout son parcours ayant ses ports d'armement et de désarmement, entre les quais, en plein Paris.

L'Américain pourra débarquer au Louvre, sans avoir quitté sa cabine ; l'Anglais viendra directement de Folkestone ou de Douvres, à la voile ou à la vapeur.

Otu-bôtu.

Monsu lo *Conteu*.

Dein voutra derràire gazetta vo no contà coumeint lo Fréderi à Grogna s'est marià avoué la Potu, et à vo z'ouère cein est vito fé et n'ia rein d'asse ézi. N'est pas adé tant ézi coumeint vo crâidè ; vo z'allà vairè :

L'autro dzo, trài à quatre valottets sont z'u po sè marià ti dè beinda tsi l'officié dè l'état civi dè tsi no, et ne sé pas se noutron gaillà a z'u pouàire dè vairè tant dè mondo tot ein on iadzo dein son cabinet, à bin cein que iavài, mà tantià que sè trovà tot eimbrellicoquà quand l'est que lào demandà : « X... déclarez-vous prendre pour femme Y... » etc. ; l'avài mèclià ti lè noms ; lo valet dâo syndico que dèvesà marià la Françoise dâo tsaté, sè trovàvè appedzi avoué la serveinta dâo cabaret, que sè mariàvè assebin, mà avoué lo taupì, et à césiquie on lài baillivè la felhie ào conseillè ; enfin quiè ! c'étai on eimbrouille qu'on ne lài vayài gotta et cliàio dzouvenès dzeins, que sè trovàvè dinsè rappedansì ào tot fin, lài desiron : « Mà diablie, vo vo trompà, faut référè ! » L'officié dè l'état civi que ne savài pas iò l'ein irè, et qu'ein avài prâo, lào fe : *Oh bin ne fá rein ! mè vé adé vo marià otu-bôtu, et pi ma fá vo faut tâtsi dè vo z'assortì ein saillesseint.*

— Té bin biau vesin ! dè iò vint-te dissè ?
 — Ye vîgno dau prèdzo.
 — Sur quiè noutro menistrè a-te prédzi ?
 — Sur sa chère, pardieu.
 — Lo sé prau, ami Dzaquiès, mà qu'a-te de ?
 — La dèvesà su la fin dau mondo : l'a de qu'alo lè metcheints saront bourlà à tsavon. Por mè ne pu pas cein crairè ; lo bon Dieu n'est pas prau croüio po mè bourlà éternellameint, mà, po 'na soupliàie, lài mè atteindo.

On arpenteu qu'avài étâ tzerdzi pè lo Conset d'Etat dè lèvà lo plian de 'na coumouna dau Dzorot, avài pliantà decé delé dâi pequiets que lài diont dâi points dè repère. Quand lo momeint fe venu de sayì lo fein, on paysan èbrequà sa faux su ion dè cliiau pequiets. Lo lulu sè fote de 'na colère dau diàbliò, tréze lo pequet, lo fote làvi ein dzeint : « Tè raüd-zâi po on taisàrè avoué té fliütès.

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

VI

« Votre père, que j'ai eu l'honneur de connaître, car j'ai habité quelque temps Rochecorbon, m'avait rendu quelque temps avant sa mort, un très grand service. J'étais poursuivi pour une dette que je ne pouvais acquitter : le travail chômait, l'année avait été mauvaise, et il me fallait absolument, pour pouvoir sortir de ce mauvais pas, une somme relativement importante. Je vis votre père, je lui contai ma situation ; il en fut touché, et il m'avança ce dont j'avais besoin. C'est dans la bourse verte qu'il le prit. Je lui offris de lui faire un règlement, il ne voulut pas. — Entre honnêtes gens, me dit-il, à quoi bon des règlements ? — J'insistai, ce fut inutile. — Vous me rembourserez quand vous pourrez. ajouta-t-il. — Dans un an, lui dis-je. — Soit dans un an. — Vous pensez si je le remerciai, et si je courus aussitôt me libérer d'une dette qui me pesait. Il n'y avait eu qu'un commencement de poursuite, pas d'éclat, mon crédit restait sauf. Les affaires revinrent, je me mis au travail avec ardeur, et ayant appris qu'il y avait à Orléans, le pays de ma femme, une entreprise importante, je m'en rendis adjudicataire, et je m'y établis avec ma famille. Cette première affaire en amena d'autres, et finalement mes affaires prospérèrent tant et tant qu'aujourd'hui ma maison est... ce que vous savez.

» L'époque fixée et acceptée pour le remboursement de ma dette envers votre père étant arrivée, j'écrivis à M. Desmurgers pour l'informer que j'étais prêt à lui payer capital et intérêts s'il en exigeait. Ma lettre me revint avec cette réponse : *décédé*. J'appris, en effet, la mort de ce brave M. Desmurgers, presque aussitôt suivie de celle de votre digne mère. Je m'informai alors de vous-même. On me répondit que vous aviez quitté le pays et qu'on ignorait votre adresse... »

Julien était tout oreilles, M. Masson s'arrêta un instant puis continua :

Enfin, vous vous présentâtes chez moi ; le hasard ou plutôt votre bonne étoile vous y amena. Votre nom me frappa tout d'abord et je me dis : si c'est là le fils Desmurgers, qu'il soit le bienvenu ! Je n'en pus plus douter quand, un jour, ayant besoin de quelque chose dans le pavillon, j'entrai, dans votre chambre dont la porte était ouverte. Je reconnus la bourse verte. C'était bien celle que j'avais vue là sur cette tablette... »

Julien tourna ses regards du côté de la cheminée et aperçut une bourse verte, tellement semblable à la sienne qu'il crut que c'était elle, en effet ; mais la vraie, il l'avait sur lui.

— Encore un mystère, fit-il...

— Qui s'éclaircira. Je poursuis. Depuis ce moment vous avez pu remarquer que je vous considérais comme étant de la maison.

— En effet, dit Julien.

— Votre père m'avait sauvé de la ruine peut-être, en tout cas c'est à lui que je dois la prospérité de mes affaires, car sans lui je n'aurais pu venir m'installer à Orléans. Je songai alors à m'acquitter envers sa mémoire. Je rachetai de M. Desrieux cette maison et ses dépendances pour vous les restituer dès que vous manifesteriez l'intention de revoir Vouvray. Vous savez tout.

Julien, pour toute réponse, embrassa le digne M. Masson.

— Je devine maintenant qui a fait cette bourse, fit-il en désignant la copie dont il avait l'original.

— Marianne, n'est-ce pas ? interrogea M. Masson.

— Oui, la bonne, l'excellente Marianne, dit Julien avec empressément. Heureux qui l'épousera !

— J'ai déjà songé à son mariage, dit M. Masson.

— Comment ? déjà ! fit Julien visiblement inquiet, et... vous avez fait votre choix ?

— A peu près... à peu près, il ne manque plus qu'un contentement.

— Lequel ? dit Julien, de plus en plus anxieux.

— Le vôtre.

— Qui ?... moi ? le mien... Ah ! certes, je le donne... je l'ai donné depuis longtemps, tacitement s'entend.

— Alors, il n'y a plus qu'à fixer le jour des noces, fit le bon M. Masson.

— Mais Mlle Marianne.

— Elle est là.

La porte de la pièce voisine s'ouvrit aussitôt et donna passage à Marianne et à sa mère.

— Vous le voyez, reprit M. Masson, c'était un complot.

— Un complot pour mon bonheur, dit Julien, pressant la main de Marianne.

— Et pour le mien, poursuivit Marianne timidement.

— Pour nous tous, ajouta Mme Masson.

— Merci pour la bourse, dit Julien à Marianne, en s'approchant avec elle de la cheminée; savez-vous que vous avez un vrai talent de brodeuse?

— Ce n'est, dit celle-ci, qu'une bien pâle copie de la vôtre.

— Permettez-moi de n'en rien croire. Mais que vois-je? fit-il tout à coup, la bourse remplie d'or!

— Quand il retourne mariage, il faut songer à la dot, dirent à la fois M. et Mme Masson; c'est la dot de Marianne, ce sera la bourse du ménage.

— Et celle-ci, dit Julien, tirant la sienne, la bourse des pauvres.

— Elle reprendra sa place habituelle, ajouta Marianne, qui la prit des mains de Julien et la plaça à côté de l'autre sur la cheminée.

— Et plus de varlope ni de rabot, dit M. Masson à Julien; le mariage fait, nous vous laissons; nous retournons, ma femme et moi, à Orléans.

— Quoi déjà! s'écrièrent ensemble Julien et Marianne.

— Mais, au moins, passerez-vous auprès de nous une partie de l'année?

— Nous vous consacrerons un mois chaque automne, dit M. Masson.

— Ma pauvre mère avait bien raison, dit tout bas Julien à Marianne: la bourse verte portait bonheur.

Adolphe CHEVASSUS.

Un de nos bons vieux habitants de la campagne qui s'était toujours senti un goût prononcé pour la musique, principalement pour le chant d'église, et qui surtout était doué d'une dose d'amour-propre à toute épreuve, avait fini par se persuader que le chant des psaumes n'aurait pu aller convenablement, s'il n'eût mêlé sa belle voix à celle des fidèles. Aussi était-il d'une assiduité exemplaire au service divin, et il y avait plaisir à le voir et à l'entendre élevant et adoucissant sa voix selon les indications du psautier. Or, il arriva qu'un dimanche, comme il se rendait à l'église, il fut attardé par une circonstance imprévue. Arrivé à quelque distance du temple, il ne fut pas peu surpris d'entendre que le culte avait commencé sans lui, et que même le chant sacré était déjà en bon train. Indigné, il presse le pas, arrive essoufflé sur la porte du temple, et là, en présence de tout l'auditoire, et ne sachant quel psaume avait été indiqué, il lève les bras en agitant son chapeau et s'écrie d'une voix de stentor: « *Arretâ, arretâ!!!.. Lo diéro...* » L'assemblée, qui d'abord crut qu'il y avait du feu dans le village, suspendit un instant, puis se rassura et recommença le chant du psaume.

Un écolier qui, après de pénibles efforts, était parvenu à loger confusément dans sa mémoire la première partie du catéchisme d'Osterwald, répondit comme suit, le jour de l'examen, à l'un des membres de la commission d'école:

— Qui est-ce qui a créé le monde, mon garçon?

— C'est Dieu qui au commencement créa les ciels et la terre.

— Et que fit-il après?

— Y... Y... Y le vendit à Potiphar et... et...



Monsieur le Docteur, disait un malade, c'est inutile de me donner de l'émétique; j'ai déjà essayé de ce remède, mais voyez-vous, mon estomac ne le supporte pas, je le vomis tout de suite.



Une bonne vieille anecdote. — Un capitaine au service de France faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourants. On lui représenta que quelques-uns des enterrés respiraient encore et ne demandaient qu'à vivre. « Bah! dit-il, si on voulait les écouter, il n'y en aurait bientôt pas un de mort. »

Et celle-ci:

On demandait à l'un de nos compatriotes, portier chez un gros financier de Paris, si son maître était chez lui. Le Suisse répondit que non. « Quand reviendra-t-il, » lui demanda-t-on encore. Il répondit: « Quand Monsieur a donné l'ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra. »



On lit dans le règlement de la fromagerie de J^{***}: « Il est interdit à chaque sociétaire d'acheter des veaux pour les engraisser. Chaque contrevenant paiera à la Société cinq francs de dommages-intérêts s'il est engraisé dans la saison comprise dès le 1^{er} octobre au 1^{er} juin. »



— Savez-vous, disait l'autre jour un farceur, quelle ressemblance il y a entre un huissier et le cresson?

— Non.

— Eh bien, c'est qu'ils poussent tous les deux aux frais.



Au camp. — Voyons soldat, qu'est-ce qui vous empêche d'être à l'exercice?

— Pardon, mon docteur, mais c'est mon pouce; regardez comme il est enflé, et puis sentez-le, c'est dur comme de la pierre.

— Allons, allons, ce n'est rien; courage, ça se remettra. De ce que le pouce est enflé, c'est qu'il a du thorax; et pour être dur comme de la pierre, c'est un vrai pouce-caillou.

L. MONNET.

Nous croyons que quelques erreurs ont été faites dans l'expédition de ce numéro. Ceux de nos abonnés qui ne l'auraient pas reçu sont priés de bien vouloir nous le réclamer.